

Annexe n° 7.**MES SUCCESSEURS CHEZ LES BA-NGALA****I. Le lieutenant Van Kerckhoven.**

Extrait de sa lettre du 25 décembre 1885 :

Dans mon dernier courrier (fin d'août 1885), j'ai annoncé que la station se trouvait menacée par une grande partie de la population d'Iboko et par le district de Mabali. Mes mesures préventives de sûreté ont amené la dispersion de la flottille réunie en amont de la station, et aucune attaque n'a eu lieu.

Cependant, la situation ne s'améliora point, au contraire : par suite de la nouvelle de la défaite subie par M. Deane (1), répandue avec la rapidité de l'éclair, toute retenue du côté des indigènes disparut.

D'après leurs sorciers, les blancs étaient abandonnés par les esprits (Ibanza) : ils étaient devenus vulnérables ; les fusils ne faisaient plus aucun mal, les lances porteraient plus loin, plus juste et fourniraient aux guerriers une chair excellente. Voilà ce que chantèrent les médecins ou sorciers et rien d'étonnant à ce que la guerre contre le blanc fût partout acclamée. Les conséquences de cette situation d'esprit des populations ne tardèrent pas à se faire sentir : le prix des vivres augmenta ; les étrangers ne vinrent plus à la station ; les indigènes montrèrent de l'insolence. Des menaces d'attaque nous parvinrent d'en amont et les habitants de N'Goumba, rêvant toujours la revanche, guettèrent au bois pour assassiner mes hommes ; enfin, une flottille nouvelle se forma à une journée de la station. Une action énergique était commandée et pouvait seule sauver la situation ; la bonté était sans effet, la persuasion impossible, car de cinquante-six hommes les

(1) A Monongeri.

indigènes virent porter l'effectif à trente-trois hommes. Je voulais cependant attendre une raison sérieuse pour déclarer la guerre, raison qui ne tarda pas à se présenter. En effet, deux hommes de la station s'étant rendu à Impanza dont le chef est mon frère de sang, furent dépouillés, puis réclamés par des hommes de N'Goumba pour être décapités et mangés. Le chef refusa de les livrer et me les ramena sains et saufs ; je le récompensai généreusement.

Je déclarai la guerre le même jour. Celle-ci ne dura que peu de temps grâce à la manière dont j'ai procédé : attaqués par eau, par terre, à leurs pêcheries, le jour, la nuit, les hommes de N'Goumba vinrent peu de jours après me demander la paix. Les pertes ont été assez sensibles du côté des indigènes ; cinq morts, cinq prisonniers, sept pirogues, etc. Nous n'avons pas eu un homme blessé.

Dès mon premier succès, Iboko devint mon allié ; je refusai cependant les services que m'offraient les noirs de ce district, parce que je voulais éviter les atrocités qu'ils ne manqueraient pas de commettre ; ensuite je voulais, et je me sentais assez fort pour cela, terminer la guerre seul. Commencée le 27 septembre, la « grande guerre » comme on l'appelle ici aujourd'hui, était finie le 1^{er} octobre. Le palmier de paix fut coupé dans une palabre solennelle tenue sur un terrain de la station.

J'ai renvoyé les prisonniers dans mes bateaux en les indemnisant quelque peu des pertes qu'ils avaient faites : peu de jours après, cinquante indigènes de N'Goumba vinrent me demander du travail ; ils ont travaillé à la construction des fossés qui entoureront la nouvelle station.

Les résultats de la guerre ont été immenses ; j'ose dire jusqu'au district d'Oupoto, la situation, un instant si mauvaise par suite de la défaite de M. Deane, est redevenue excellente. Aujourd'hui, l'action directe de la station s'étend au delà de Mobéka, l'amitié du blanc est très recherchée parce qu'on le sait fort, parce qu'on le sait loyal ; aussi que de demandes et d'échanges de sang ! La guerre ne se fait pas sans avertir le blanc et la station est un terrain neutre où se rencontrent même les noirs des villages en guerre ; les étrangers reviennent plus nombreux et le blanc n'est plus l'hôte, « l'étranger » du roi Mata-Buiké, mais il est chef et « chef fort ; » la confiance des noirs en lui est surprenante.

J'ai utilisé cette disposition d'esprit. La guerre a mis en notre

pouvoir sept pirogues dont deux canots de guerre de trente à trente-cinq pagayeurs ; je les ai fait équiper et la station a sa petite flottille avec équipage indigène et tireurs zanzibarites ou haoussa ; je puis me mouvoir aujourd'hui, et je ne crains pas de dire que le chef de la station avec cette flotte est le maître de la rivière. Le service des indigènes n'est payé que par un uniforme simple, qui donne à une pirogue équipée un coup d'œil imposant pour les indigènes, pittoresque pour nous.

Dans la rivière, l'étonnement des noirs est général : « Les hommes de Monongéri n'ont pas été punis encore ! » Ils viennent me demander pourquoi et me proposer trente à quarante pirogues avec huit cents à mille hommes pour punir Monongéri.

Les indigènes veulent se rendre dans le Bas pour travailler. Je les retiens ici provisoirement ; car, à mon avis, il vaudrait mieux les employer pour les stations du Haut, les explorations des affluents, le service des bateaux, etc. Je m'étendrai sur ce sujet dans un prochain rapport.

Aujourd'hui, malgré les conditions avantageuses pour nous auxquelles les indigènes veulent travailler, je suis obligé, par suite du manque d'argent, d'en refuser un grand nombre. Chaque village veut fournir son contingent, parce que ce fait est une sauvegarde contre les attaques des voisins. Vous savez que le chef, M. Coquilhat, a agrandi considérablement le terrain de la station, mais qu'il doutait d'en obtenir davantage (1) ; je suis heureux de vous annoncer qu'après la guerre j'ai obtenu tout le terrain que j'ai voulu et qu'une nouvelle station est en construction.

.....
 A sa rentrée en Europe, mon successeur communiqua les renseignements suivants au *Mouvement géographique* :

Pénétré de l'importance du poste des Bangala, j'avais résolu, malgré le peu de temps qui me restait à passer encore au Congo, de construire une station défensive qui fit, à jamais, perdre aux Bangala l'espoir de surprendre les blancs ; d'engager dans ce but le plus d'indigènes possible ; de les initier, pendant ce temps, à toute espèce de travail ; de me les attacher et de disposer leur esprit pour le recrutement.

(1) M. Van Kerekhoven se souvient mal ; j'ai simplement dit qu'il faudrait de la patience pour y arriver. (Note de l'auteur.)

Une fois la paix assurée, je me mis immédiatement à l'œuvre. Aujourd'hui, la nouvelle station est presque terminée. Elle se compose d'un réduit et d'une enceinte.

Le réduit comprend :

1° Les maisons d'habitation des blancs reliées, en front, par un fort boma ;

2° Une cuisine ;

3° Un magasin à poudre ;

4° Les installations pour poules, chèvres, moutons, etc. ;

5° Un hangar de remise.

L'enceinte forme, aux coins, des parties saillantes avec cavalier. Les habitations du personnel noir sont rangées le long de l'enceinte. Les jardins s'étendent entre l'enceinte et le réduit.

RECRUTEMENT DES JEUNES BANGALA.

Un des principaux obstacles qui s'étaient jusque-là opposés au recrutement de jeunes Bangala pour nos autres établissements du Congo, était l'inimitié et les dissensions qui existaient entre deux des principaux districts, ceux d'Iboko et de Mabali.

En effet, les gens d'Iboko refusaient de confier au blanc un grand nombre de leurs enfants, sous prétexte que Mabali pouvait profiter de cet affaiblissement pour faire la guerre, enlever les femmes et les enfants et détruire les villages. Mabali, d'ailleurs, raisonnait de même à l'égard d'Iboko.

J'employai aux travaux de la nouvelle station les indigènes des deux districts rivaux. D'anciennes amitiés, rompues par la guerre, se renouèrent aussitôt entre les jeunes gens de Mabali et d'Iboko.

Je m'attachai les hommes par un traitement bienveillant et juste ; je les initiai aux travaux des stations ; enfin, j'appris à parler couramment la langue, ce qui augmenta considérablement ma popularité et me donna la faculté de me mettre directement en rapports avec les personnes que je désirais entretenir. Dès ce moment, je connus tout ce qui se passait.

Bientôt, j'acquis la certitude d'un succès ; et dès le mois de décembre 1885, j'eus l'honneur de faire connaître à M. l'administrateur général à Vivi que je pourrais fournir à la station des Falls les

hommes qui me seraient demandés. Un mois après, je remis à M. Deane, qui se rendait aux Falls, quarante-cinq jeunes Bangala, le steamer ne pouvant en transporter davantage.....

Pour donner de l'extension au recrutement; il me fallait amener une réconciliation complète entre Iboko et Mabali et réduire le parti de la revanche devenu plus faible, il est vrai, mais toujours debout.

Au commencement de février, je crus le moment favorable pour agir; je convoquai une grande palabre de paix, et je fis appel à l'union; je démontrai que d'elle seule pouvait sortir la force et la paix, qu'elle seule pouvait les sauvegarder contre la férocité des hommes de Mobéka; enfin, j'essayai de leur faire sentir l'horreur d'une guerre « entre les enfants d'un même père. »

J'eus un succès complet; toutes les difficultés furent tranchées, et les questions pouvant amener des conflits, résolues.

Dans les fréquentes visites que je fis à cette époque aux tribus bangala, il m'a été permis de constater le respect qu'inspire le blanc, ainsi que son ascendant sur ces populations sauvages et cannibales, naguère ses ennemies. Je me trouvais souvent avec trois hommes au milieu d'une foule qui, en un instant, aurait pu nous jeter une centaine de lances, et cependant tout le monde se demandait avec anxiété si je venais faire la guerre ou arrêter des voleurs. Inutile de dire que je tranquillisais immédiatement la foule.

Bientôt, tout obstacle à la bonne marche de l'enrôlement disparut, et j'eus plus de soixante inscriptions pour Léopoldville. Peu après, j'entrepris avec les hommes engagés un voyage d'entraînement à Boukoumbi. En route, nous apprîmes le retour du *Stanley* des Falls et le repatriement des Bangala engagés par M. le lieutenant Coquilhat.

A cette nouvelle, un véritable enthousiasme éclata parmi mes hommes; ils s'embrassèrent dans les pirogues, au risque de les faire chavirer, et s'écrièrent: « Le blanc porte bonheur; sa médecine est bonne. Allons à Kintamo sans arrière-pensée; confions-nous à Boula-Matende (c'est mon nom). Pagayez, pagayez vite, nous voulons partir. »

En effet, peu de jours après, le steamer *Stanley* quitta la fertile terre des Bangala, emportant quatre-vingt-un de ses enfants.

Posté sur la rive, je ne réussis pas à réprimer mes larmes, en voyant les pleurs des enfants, le mutisme de la jeunesse, les gestes décourageants des vieillards, et le désespoir déchirant des femmes,

qui, se jetant dans l'eau, s'accrochèrent au *Stanley*, comme pour le retenir ou le ramener au rivage.

Mais le steamer fut bientôt au milieu du fleuve, et là mes jeunes voyageurs jetèrent leurs derniers cris d'adieu.

A ce moment, j'examinai leurs figures noires et luisantes; elles étaient calmes et décidées, et cependant, pour ces jeunes gens, c'était un voyage vers l'inconnu... Mais j'avais atteint mon but : ils avaient confiance.

TRAVAUX AGRICOLES ET DE JARDINAGE.

TROUPEAUX.

Tous les efforts doivent tendre à faire du district des Bangala un centre d'approvisionnement et de ravitaillement. L'État y trouvera des avantages considérables, tant au point de vue économique qu'au point de vue politique.

Pour faire des Bangala un centre d'approvisionnement, il importe de donner une grande extension aux travaux agricoles. Dès aujourd'hui, la chose est en bonne voie.

Lors de mon arrivée aux Bangala, j'avais en ma possession environ une livre de riz que m'avait remise le chef de la station de Kinchassa. Je fis choix d'un champ qui me parut se prêter le mieux à la culture du riz et je l'ensemenciai.

Depuis le moment des semailles jusqu'au moment de la récolte, cette culture fut l'objet de soins constants. Le résultat nous dédommagea amplement de nos peines; au bout de cinq mois, nous obtînmes une récolte de cent cinquante livres. Encouragé par ce premier succès, je fis défricher un nouveau terrain, d'une étendue proportionnée à la quantité de semence dont je disposais, et si, comme on est en droit de l'espérer, le rendement des nouvelles cultures n'est pas trop inférieur à celui des premières, la station sera, dans quelques mois, en possession de quinze mille livres de riz.

Nous ne nous sommes pas bornés à la culture du riz. Nous avons obtenu, à la station, des haricots semblables aux haricots de Boma, c'est-à-dire d'excellente qualité. La récolte se fait après deux mois et demi ou trois mois; le rendement est supérieur à celui du riz.

Les premières récoltes donnent une idée des grandes ressources

que la station possédera un jour par le développement graduel des travaux agricoles.

Il est vrai que ces travaux demandent beaucoup de soin, beaucoup d'attention, un personnel relativement nombreux; mais celui-ci se trouve aisément et à bas prix, et les résultats compenseront toujours largement les peines que l'on se donnera.

Je pense qu'après la nouvelle et grande récolte de riz et de haricots, on pourrait, dans ce but, faire des distributions de semences aux indigènes.

Il n'y a pas, dans la région des Bangala, de périodes régulières de pluies et de sécheresse comme dans le bas-Congo. On peut semer et planter à toute époque de l'année; la terre y est d'ailleurs d'une extrême fertilité, et les jardins nous ont toujours fourni des petits pois, des haricots, des choux, des radis, des oignons, de la salade, des tomates, des citrouilles, etc.

Par suite du défaut d'espace, les jardins de l'ancienne station avaient de petites proportions; ceux de la nouvelle station ont une étendue beaucoup plus considérable, et l'on pourra donner une large extension à la culture potagère.

A mon départ, j'ai laissé à la station septante-huit chèvres et trois moutons. Il y a là les éléments pour la formation d'un grand troupeau. Cela est d'autant plus facile qu'aujourd'hui les indigènes n'osent plus toucher à ce qui appartient au blanc et que, par conséquent, on peut laisser les troupeaux pâturer aux environs de la station, où ils se trouvent dans les champs une nourriture excellente. Il sera cependant bon, pendant quelque temps encore, de ne point se départir complètement de la surveillance que je faisais exercer sur les chèvres.

Si les travaux agricoles sont continués et poussés dans le sens que j'ai indiqué, il n'est pas douteux que la station ne devienne, dans un temps très rapproché, un centre de ravitaillement et d'approvisionnement non seulement pour le district, mais aussi pour les steamers de passage et même pour Stanley-Pool.

Lieut^t VAN KERCKHOVEN.

(Note de l'auteur.—A mon retour chez les Ba-Ngala, en août 1886, je trouvai les constructions en pisé de la nouvelle station inachevées.

M. Baert fut très embarrassé pour nous loger, MM. Dhanis, Werner et moi. Cela tenait à la grande étendue des travaux entrepris par M. Van Kerckhoven. Quelques mois après mon dernier départ, cet officier a repris une deuxième fois mon commandement. Actuellement, la garnison fait tous les mois des milliers de briques cuites, et est enfin en voie d'élever des murailles durables. Une première maison en briques a été inaugurée en décembre 1887.)

II. Le lieutenant Ernest Baert.

M. Van Kerckhoven quitta les Ba-Ngala en mars 1886 et remit le commandement intérimaire de la station à un agent anglais, M. Ward. Le court séjour de ce dernier à Iboko ne fut marqué que par l'empressement des natifs à s'inscrire pour les prochains enrôlements.

Le 23 avril, M. Ernest Baert prit la direction du poste en attendant mon retour. Les conditions de cette reprise étaient difficiles.

Presque aucun noir de l'ancien personnel ne restait à M. Baert pour enseigner la tradition à sa nouvelle troupe, et celle-ci était peu disciplinée. Le nouveau chef ayant vécu exclusivement dans le bas-Congo durant les premiers mois qu'il venait de passer en Afrique, n'était initié ni au dialecte indigène ni au kiswahili. Il fit face à la situation avec zèle et énergie. Les Ba-Ngala avaient fort bien saisi la faiblesse que cette période transitoire créait à l'homme blanc et les incidents, vols et blessures, succédaient aux incidents.

Le 23 mai, M. Baert constate la disparition d'un Haoussa. Cet homme s'est enivré chez les N'Gombé et a été capturé. D'où lutte avec ces derniers derrière M'Poumbou et incendie de leur village. Un Haoussa est tué et décapité; un autre est horriblement blessé! Ce résultat est dû surtout à la mauvaise qualité des cartouches, qui ont donné soixante-six pour cent de ratés et déterminé une panique parmi nos soldats. Après de longs pourparlers, des menaces et des démonstrations, le chef de la station obtint une réparation, et quand j'arrivai au mois d'août suivant à Iboko, les relations étaient redevenues excellentes.

M. Baert exerça encore une fois le commandement de septembre

1886 à janvier 1887. Il eut une nouvelle affaire plus heureuse avec M'Poumbou, et se distingua par l'exploration du haut-Mongala.

Durant soixante-six heures il en remonta le cours, lequel, par une vaste courbe, descend du nord-est. M. Baert découvrit successivement les Akoula, qui l'accueillirent très bien dans leurs villages palissadés; les Basoko, peuple nombreux et florissant faisant le commerce du sel indigène; et les méfiants Bakoutou, chez lesquels les rives jusqu'alors basses se relèvent.

Vers 2° 50' nord, il pénétra chez les Sébi, tribu importante et riche adonnée à l'industrie du fer, qui le reçut à coup de flèches et fut châtiée.

La rivière n'a plus ici que trente mètres de largeur. Le courant est rapide, presque torrentueux. On voit le fond rocheux de l'eau. La profondeur est réduite à un mètre vingt-cinq. — Vers le point extrême atteint, le voyageur reconnut que le Mongala est formé par quatre branches aux eaux de couleur différente, variant entre le jaune et le noir, et que des arbres et de petites chutes barrent le courant. La rivière n'a plus que vingt mètres de largeur et ses rives s'élèvent à trente mètres en collines ferrugineuses.

Le lieutenant Baert, s'étant rapidement assimilé les mœurs et le dialecte des Ba-Ngala, a rendu de grands services, dirigeant la station pendant les voyages fréquents du chef du territoire, enrôlant des volontaires, conduisant des convois et fortifiant les relations avec les diverses tribus.
